

LIBERATION (Q)  
9, Rue Christiani  
75883 PARIS CEDEX 18

23 MARS 85

E X P O S I T I O N

PANORAMA

# La Biennale en histoire et géo

*A Paris, elle a déjà un quart de siècle, parsemé de vicissitudes.  
Et à Venise, Sao Paulo, comment se portent les biennales d'art contemporain ?*

Entre la 1ère et la 13ème Biennale de Paris, vingt-six ans, quatre présidents, trois délégués généraux (dont deux décédés), trois déménagements et deux grands virages. Lorsqu'elle se lance, en 1959, sous le patronage, entre autres, d'André Malraux (alors ministre d'Etat chargé des Affaires Culturelles) sous le toit du Musée national d'art moderne de la ville de Paris et sous la forme d'une association 1901 (ce qu'elle est encore), la première Biennale de Paris annonce d'emblée « en correspondance aux besoins de la vie culturelle qui veut propulser les jeunes et du marché », sa spécificité. Par rapport à celles de Venise et de Sao Paulo qui rendent hommage à des artistes déjà confirmés, elle se veut « un lieu de rencontres et d'expériences pour les jeunes, un lieu ouvert aux incertitudes et aux espoirs ». Du 2 au 25 octobre la « Manifestation Biennale

et Internationale des jeunes artistes » réunira alors plusieurs centaines de participants, impérativement âgés de moins de 35 ans, de quarante pays. Côté participation étrangère, chaque pays est responsable de ses choix. Côté français, la sélection regroupe d'une part des artistes invités et d'autre part des artistes ayant soumis leurs œuvres à l'approbation d'un jury nommé par le conseil d'administration sur proposition du délégué général. On trouve dans la sélection Dmitrienko, James Guitet, Yves Klein, André Marfaing, Bernard Buffet...

La seconde (en 61) démarre sur les mêmes bases et sur les chapeaux de roue : cinquante pays répondent à l'appel.

Sur la lancée, la troisième édition accueille plus de soixante pays (dont certains d'Afrique noire et l'URSS), une nouvelle équipe de critiques (dont

Gérald Gassiot-Talabot, Jean-Clarence Lambert, etc) et les sections cinéma et poésie. Ça marche, ça gonfle, à tel point que le musée devient trop petit. La version 65 (du 28 septembre au 3 novembre), nourrie au même râtelier, en aura des nausées.

Le premier changement arrive en 67. Cogniat, directeur, tout en restant sur le bateau, quitte la barre et passe la main à Jacques Lassaigne, et à la différence des précédentes, la Biennale accueille des groupes, formés à l'initiative des critiques, et des artistes eux-mêmes viennent se joindre aux œuvres déjà sélectionnées par le jury (B.M.P.T. -Buren, Mosset, Parmenier, Toroni, Automat, Figuration narrative, Lettristes, Groupes cinétique). Et c'est sous le sceau de travaux d'équipe que débute celle de 69. Entre temps, elle a perdu son président (décédé, il est remplacé par Mme Bécourt-Foch), n'a pas digéré 68, et voit son nombre d'exposants réduit à trois par pays pour cause de travaux au musée.

Mais le premier grand virage est pour 71 (68 a dû passer par là). Tout d'abord, avec le déménagement ponctuel au Parc floral de Vincennes qui, après les Florales, s'intéresse aux arts plastiques. Juste avant la Biennale, le Salon des réalités nouvelles et de la Jeune Sculpture a

reniflé le cadre. Ensuite, avec l'arrivée de Georges Boudaille comme délégué général (le seul de qui on peut avoir de frais commentaires puisque les deux précédents sont morts...) : « Lorsque je me suis tapé 71, personne n'en voulait. Comme j'étais président de l'Association française des critiques d'art, je suis intervenu auprès du ministère en précisant que Lassaigne, malade, ayant démissionné, la Biennale était sans tête et qu'il serait dommage qu'il n'y en ait plus à Paris. Le ministère a trouvé une solution : ma pomme. J'ai accepté. C'est pour ça que j'ai vieilli avant l'âge. » Autour de trois grandes lignes esthétiques (le concept d'art, l'hypermécanisme et les interventions), c'est une Biennale de « transition ». Et c'est de cette édition, suivie de maintes réunions, réflexions, râles divers, que s'établit véritablement le principe d'une sélection par une commission internationale (première réunion le 5 juillet 72) aidée de correspondants étrangers chargés de proposer des artistes, et que la Biennale trouve une seconde jeunesse (73-75-77).

Entre le Salon du Cheval qui broute le Parc floral, les travaux du Musée d'art moderne et surtout une grave maladie de son budget (époque

de vaches maigres giscardiennes compensée par un gros effort de la ville de Paris), elle saute 79 et se tient en 80, à cheval sur le Musée d'art moderne et Beaubourg. Malgré ses efforts, la manifestation montre des signes de faiblesse. Sans le sou, avec une structure différente (retour aux représentations nationales) la suivante, en 82, « celle qui est à oublier », plonge.

« Mais cette année nous sommes de nouveau là. » Boudaille en tête (et bien vert) avec Pierre Courcelles comme conseiller arts plastiques, Gabriel Pallez comme président (en remplacement de Jean Cohen-Salvador en place depuis 71) et un conseil d'administration de 33 personnes (1/3 de l'Etat, 1/3 de la ville, 1/3 de membres libres qui sont souvent des membres fondateurs).

Avec un nouveau lieu, la Grande Halle de la Villette, de nouvelles structures, la suppression de la limite d'âge, la disparition des commissaires nationaux, un budget de 17,5 millions (plus cinq pour le son et cinq pour l'architecture) plus de dix fois supérieur à celui de 82, la Nouvelle Biennale, attend cette année plus de 200 000 visiteurs.

Henri-François DEBAILLEUX

## De Venise à Kassel

Les plus grandes biennales d'art contemporain restent celles de Venise, Sao Paulo, Paris et Medellin. Quant à la Documenta de Kassel, qui n'est pas une biennale puisqu'elle a lieu tous les quatre ans, elle est souvent considérée comme une manifestation du même ordre, de par son importance et son audience internationale.

### VENISE

Dirigée par Calvesi, fondée en 1896, c'est la doyenne. Elle a toujours lieu au même endroit, aux Giardini (et dans les magasins à sel qui lui ont été annexés). Et pour cause : des concessions à perpétuité ont été données à divers pays qui ont construit leur pavillon. D'où le style néo-classique de certains d'entre eux, érigés depuis belle lurette autour du fameux Pavillon central dans lequel a toujours lieu la grande exposition « thématique ». Chaque pays est responsable de sa sélection nationale et de son pavillon.

Étalée sur quatre mois (juin à septembre) avec un budget de 30 millions de francs en 82, elle accueille plus de 400 000 mille visiteurs. C'est la biennale de consécration. En tant que marraine, elle accueillera aussi les 24, 25 et 26 juin prochain un colloque organisé par l'Unesco : « Rôle des grandes Biennales et des manifestations de l'art international contemporain dans la promotion et la diffusion de la culture ».

### SAO PAULO

Mise sur pied comme une réplique de Venise, mais sans les pavillons nationaux, pour créer un marché d'art

Brésil et en Amérique latine et ne pas réduire la circulation d'œuvres d'art à l'Europe et aux Etats-Unis. Elle est donc, de l'autre côté de l'Atlantique, l'autre pôle de l'art international. Guère plus vieille que celle de Paris, elle a été fondée en 51, notamment par un milliardaire brésilien, directeur de journaux, grand amateur et grand collectionneur.

Assis de Chateaubriand, également fondateur du premier Musée d'art moderne de São Paulo. Très vite devenue une grande manifestation, elle est aussi l'une des plus chères du monde, compte tenu des problèmes de transport et d'assurance des œuvres. Présidée par Roberto Muylaert et organisée par Sheila Leitner, elle a disposé d'un budget de 4,710 millions de francs en 81 (conversion faite en dollars de l'époque). La dernière édition a eu lieu du 14 octobre au 18 décembre 1983.

### MEDELLIN (Colombie)

Tout en passant régulièrement inaperçue, c'est de loin la plus importante pour ce qui est du nombre de visiteurs : plus de 2 millions. Tout le public culturel de l'Amérique latine vient y faire un tour. C'est la grande manifestation populaire. Dirigée par Oscar Meijia, elle ne fonctionne que sur des financements privés : grosses banques ou grandes centrales agricoles. Installée sur 40 000 m2 elle racole tout l'art d'Amérique latine

travailler avec des gens blasés, tiens à dire que si je m'attendais à en France ou aux Etats-Unis. Et je passionnés de cinéma. En Australie, au fond, seront toujours des matérialistes. Les cinéastes, Hollywood ne m'ont paru ni